

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCÉES DE CONSTANTINE

SEPT NOTES EN PRÉLUDE

LES NOTES, il est de tradition de les renvoyer à la fin des articles, un peu comme des parents pauvres... Alors, pourquoi — cette fois, et une fois n'est pas coutume — ne pas leur donner la place d'honneur, en tête de la relation des journées alsaciennes d'octobre 1991 qu'ont vécues quelques-uns des nôtres, heureux privilégiés ? Adonc...

- En Alsace, le taux de chômage est seulement de 5 % — le plus bas de France — nombre d'habitants travaillant en Allemagne ou en Suisse.

- Tragédie des Malgré-Nous de la seconde guerre mondiale : 132 000 Alsaciens-Mosellans ont été incorporés de force dans la Wehrmacht, dès août 1942... et 47 000 sont morts " pour rien ", sur le front russe.

- Les vins d'Alsace portent le nom de leur cépage : sylvaner, riesling, gewurtztraminer, muscat, pinot blanc, tokay, pinot gris, pinot noir, et — moins connu — edelzwicker, assemblage de plusieurs cépages de blanc.

- Le nombre des cigognes — oiseaux porte-bonheur — n'a cessé de décroître. La solution efficace contre cette régression serait de faire perdre, au volatile, son instinct migratoire, en élevant les jeunes dans des volières à leur taille, pendant un ou deux ans. Relâchés, par la suite, ils resteraient en place...

- L'implantation d'usines japonaises en Alsace a entraîné la création, à Colmar, d'un lycée spécifique pour les enfants japonais vivant en Europe.

- Les maisons alsaciennes à colombage sont considérées — fiscalement — comme " biens mobiliers " et non immobiliers, car... démontables.

- Sur une carte Michelin — ancienne mais non datée — on relève l'orthographe Kilbs Un Thal, devenue... Klingenthal, notre point d'attache.

Et maintenant, en route !...

PÉRIPLÉ ALSACIEN

- VENDREDI 11 OCTOBRE. — Départs de Toulon, Sanary, Marseille. Autoroute A 7 sous la pluie, dès Montélimar... Arrivée, à Klingenthal, après 900 kilomètres de route, et regroupement chaleureux avec les " Parisiens ", à l'hôtel des Vosges. Souper.

tude ; autrefois ruiné, il a été offert, en 1901, à Guillaume II qui a fait assurer sa restauration. Soirée à Kirrwiller, au music-hall Adam-Meyer où 700 personnes sont

• suite page 4

- SAMEDI 12. — Mont Sainte-Odile et forêt vosgienne. José Torasso retrace la vie d'Odile et parle de l'Alsace. Visite du couvent et des jardins d'où la vue plonge... sur la brume, hélas ! Retour par Obernai qui a su conserver ses remparts et ses rues tortueuses. Assemblée générale et repas à l'hôtel des Vosges.

Après-midi au Haut Kœnigsbourg. Le château domine la plaine rhénane à 750 mètres d'alti-

• En 1910, préfaçant l'album de photographies-souvenir édité par H. et J. Tourte, au 53, rue Gide à Levallois-Perret, le proviseur Zéphyrin Busquet signale que l'altitude moyenne du lycée de garçons se situe à 632 mètres.



DEVINETTE

Si l'on vous demandait où se trouve M. Hauvet, sur cette photographie de dignes professeurs du lycée de garçons de Constantine, vous répondriez, sans doute, que M. Hauvet ne figure pas dans ce groupe. Et vous auriez raison... et tort à la fois. Car M. Hauvet se trouve bien là, sous vos yeux. Seulement ce n'est pas celui que vous avez connu, au cours de vos études, comme professeur de sciences naturelles. Le personnage que vous voyez ci-dessus - pantalon soigneusement retroussé pour éviter la boue des rues constantinoises - était le père de notre professeur, et il enseignait l'histoire et la géographie au début du siècle, notamment en 1910, année au cours de laquelle fut pris ce cliché.

LA DICTÉE DES BOURSES

Comme vous devez vous en souvenir, les épreuves du concours des Bourses avaient lieu dans les locaux de l'E.P.S., sur le Coudiat. Un jeune instituteur, fraîchement débarqué de son Languedoc natal, ennonçait la dictée avec un accent très prononcé qui étonnait les jeunes pieds noirs.

A la fin de la première phrase, nous entendîmes : " Mettez un pont ". La plupart des enfants restèrent — pour un court moment — le porte-plume en l'air, le temps d'analyser cette chute intempestive.

Personnellement je traduisais " pont " par " point ", et la dictée fut ainsi ponctuée de ponts virgules, de ponts d'exclamation, de ponts d'interrogations, il ne manquait que le pont suspendu !

A l'issue de l'épreuve, le jeune maître relut lentement le texte, en s'appliquant pour faire sonner ou rouler les consonnes doubles ; et, jetant un œil au dessus de l'épaule d'un candidat, il s'aperçut que l'élève avait parsemé son texte de tous les ponts possibles. Fureur du jeune Languedocien qui dut expliquer qu'il disait " Mettez un pont et non pas mettez un pont " !!!

Ce jeune instituteur, nous le retrouvâmes au lycée où il fit une longue carrière de professeur de maths.

Je vous laisse deviner son nom.

P.-G. ROCHU

L'INTERNAT 1948-49

Il y avait 118 internes, au lycée Laveran, pendant l'année scolaire 1948-49. Leur photographie-souvenir nous a été transmise par Renée Fleck née Alaïze. Combien de petits-enfants y reconnaîtront-ils les traits d'une actuelle grand-mère ? C'est un test à faire.

Voici donc, de gauche à droite et de haut en bas :

— Huitième rang : Claudie Hersant, Charlette Mercuri, Denise Hubin, Colette Lafauche, Rolande Aubert, Germaine Olivier, Charlette Barbu, Gaby Auberti, Annette Olivier, Paule Bochatay, ?, Claire-Fanny Laborde, Laure Grima, Marie-Rose Mielli, Colette Belichon, Sylvette Bonnet, Juliette Heintz et Christiane Brottons ;

— Septième rang : Yvette Cournac, Michèle Zénati, Aimée Nakache, Simone Magnani, Armande Vassalo, Zihna Madhi, Michelle Dambille, Anne-Marie Prunet, Sarah Demarquette, Henriette Jacob, Anne-Marie Franceschi, Lucie Calandjian, Ghislaine Allard, Gilberte Allirole, Danièle Bonnet, Jeanine Tamburini, Zézette Mas, Claude Pupier et Liliane Dol ;

— Sixième rang : Claude Fiad, Christiane Francheschi, Jeanine Boério, Lucette Prunet, Colette Musse, Marie-Thérèse Bernard, Renée Albertini, Nadine Clark, Odette Péchioli, ?, San Philippo, Jeanine Sud, Renée Matrone, Josiane Bartoli, Geneviève Caléja, Renée Monge, Dolly Ayoun, Pierrette Plantecoste, ? Pupier et Josette Erlacher ;

— Cinquième rang : ? Saadia, Liliane Pouget, Annie Caillaux, Marie-Rose Saadia, Christiane Minucci, Marie-Jeanne Duprat, Lydie Roque, ?, Joséphine Gallo, ?, ?, Yvette Tabart, Adrienne Guidicelli, ?, Jeanine Bochatay et Denise Attali ;

— Quatrième rang : Chantal Chalançon, Aiglée Nicolai, Denis Peis, Charlette Noblet, Marie-Jeanne Tavera, Renée Bondurand, ?, Malika Boukil, ? Saada (?), Blandine Cavalié, Renée Alaïze, Madeleine Marty, Aline Auberty, Fanny Reynaud, Jeanine Allamini et ? ;

— Troisième rang : ?, Nicole Giovanelli, Michèle Lagarrigue, ?, Jeanine Perréaux, ?, Jeanine Mounier, Marie-José ?, Micheline Monpère, ?, ?, Marie-Thérèse Lagrifoul et ? ;

— Deuxième rang (intermédiaire) : ?, Michèle Bernard, Floriane Esposito, Jeanine Laborde, Pierrette ?, et ? ;

— Premier rang : ?, ? Cavalié (?), ?, Marie-Claude Delors, ?, Huguette Mangion, Jeanine Delors, ?, ?, et ?.

Merci à celles ou ceux qui pourront remplacer les ? par un prénom ou un nom retrouvé.

Aucun de nous ne dira jamais assez l'interminable et fascinante ma- lycée, dans ses murs, ses galeries, ses préaux, ses couloirs, ses escaliers au- nos pas, ses salles de classe, ses cours de récréation peuplés et désertés... où se déroulaient de mémorables parties de "sou", et tous les lieux au- nous possèdent encore malgré les années et l'érosion fatale de la mémoire.

Aucun de nous n'évoquera sans émotion le souvenir de nos profes- rigueur classique, qui nous ont appris à devenir nous-mêmes en nous o- faisant partager leur savoir. Bien sûr, selon nos goûts et nos aptitudes, ou tel maître, qui avait le talent et le bonheur de captiver nos jeunes esp-

Pour moi — sans pour cela mésestimer ou déclasser les autres — professeur d'allemand que j'ai eu l'inestimable chance d'avoir toute ma- grâce à ses étonnantes qualités pédagogiques, m'inculquer une vraie pass- pour les langues étrangères en général, et c'est à lui que je dois m- germaniste.

Avec les ans, son empreinte s'est faite de plus en plus vive, de pl-

COMMENT JE NE SUIS PAS DE

Nous poursuivions donc nos études dans un climat de calme et d'harmonie, et les jours et les semaines passaient sans incident notable. Il y avait pourtant, dans la semaine, un jour redouté en particulier de ceux qui avaient quelque chose à se reprocher : c'était le mercredi. Ce jour-là, l'appariteur — qui avait pour noble et enrichissante mission de faire, heure après heure, le tour de toutes les classes afin d'y relever les absences des élèves — ce jour-là donc, l'appariteur arrivait, les mains chargées de billets de consigne, bien classés par divisions, que le professeur remettait aux élèves punis...

Sans doute pour avoir reçu un certain nombre de ces fameuses invitations, j'en ai retenu le libellé, que plus d'un relira avec plaisir... ou peut-être avec un reste d'angoisse :



MEMINI : je me souviens... pour ceux qui ne s

Aucun de nous ne dira jamais assez l'interminable et fascinante magie incluse dans les pierres de notre lycée, dans ses murs, ses galeries, ses préaux, ses couloirs, ses escaliers aux marches de pierre grise usées par nos pas, ses salles de classe, ses cours de récréation peuplées et désertées au rythme du tambour napoléonien, où se déroulaient de mémorables parties de "sou", et tous les lieux auxquels nous avons appartenu et qui nous possèdent encore malgré les années et l'érosion fatale de la mémoire.

Aucun de nous n'évoquera sans émotion le souvenir de nos professeurs qui ont su nous inculquer leur rigueur classique, qui nous ont appris à devenir nous-mêmes en nous orientant dans nos études et en nous faisant partager leur savoir. Bien sûr, selon nos goûts et nos aptitudes, nous placions au-dessus des autres tel ou tel maître, qui avait le talent et le bonheur de captiver nos jeunes esprits.

Pour moi — sans pour cela mésestimer ou déclasser les autres — j'avais placé au-dessus de tous, le professeur d'allemand que j'ai eu l'inestimable chance d'avoir toute ma vie lycéenne, M. Hartz. Il avait su, grâce à ses étonnantes qualités pédagogiques, m'inculquer une vraie passion pour l'allemand en particulier et pour les langues étrangères en général, et c'est à lui que je dois mes très modestes connaissances de germaniste.

Avec les ans, son empreinte s'est faite de plus en plus vive, de plus en plus profonde, et pourtant je

COMMENT JE NE SUIS PAS DEvenu MENUISIER

Nous poursuivions donc nos études dans un climat de calme et d'harmonie, et les jours et les semaines passaient sans incident notable. Il y avait pourtant, dans la semaine, un jour redouté en particulier de ceux qui avaient quelque chose à se reprocher : c'était le mercredi. Ce jour-là, l'appariteur — qui avait pour noble et enrichissante mission de faire, heure après heure, le tour de toutes les classes afin d'y relever les absences des élèves — ce jour-là donc, l'appariteur arrivait, les mains chargées de billets de consigne, bien classés par divisions, que le professeur remettait aux élèves punis...

Sans doute pour avoir reçu un certain nombre de ces fameuses invitations, j'en ai retenu le libellé, que plus d'un relira avec plaisir... ou peut-être avec un reste d'angoisse :

Monsieur,

J'ai le regret de vous faire savoir que le jeune..... de la classe de..... devra se rendre au lycée le....., de..... à..... heures, à la suite de la sanction infligée par M..... pour le motif suivant :

Tâche obligatoire :

Je vous prie, Monsieur, d'agréer.....

Le censeur des études.

Or, l'appariteur — grand-maître-ès-distribution des invitations du jeudi et quelquefois du dimanche — tenait, selon la rumeur, un négoce florissant et lucratif, dont le but était de faire disparaître — je ne sais comment — des registres administratifs, toute trace de sanction. Il suffisait pour cela de lui glisser discrètement deux francs ou cinq francs, selon la nature de la consigne, et moyennant espèces sonnantes et trébuchantes, le coupable se retrouvait blanc comme neige et innocent comme l'agneau qui vient de naître. L'appariteur, lui, arrondissait ses fins de mois, et tout le monde était heureux !

Un jour donc — je devais être en quatrième — je décidai d'avoir recours aux bons offices du magicien des consignes, à la suite d'une retenue de deux heures que j'avais dû mériter avec plusieurs notes insuffisantes dans la quinzaine. Redoutant par dessus tout une réprimande trop vive de mes parents, je glissai donc deux francs (ou peut-être cinq) dans la main toute puissante de notre appariteur, qui s'empressa de les accepter avec plaisir.

C'était un lundi, et je partis alors l'esprit enfin soulagé et la conscience blanchie de toute faute. Le coup avait réussi puisque, le mercredi suivant, je n'eus pas de bulletin de consigne. Mais, le vendredi soir, en arrivant à la maison — j'étais alors demi-pensionnaire — mes parents m'accueillirent par une pluie de coups distribués à bras raccourcis. Une courte lettre du Proviseur avait annoncé que je devais être traduit en Conseil de discipline pour "tentative de corruption de fonctionnaire". Rien que cela ! J'appris plus tard le sens exact de cette accusation, mais il était clair que l'appariteur m'avait trahi et dénoncé !

J'avouai aussitôt mon forfait. Mon père furieux et ma mère en sanglots, m'accablèrent alors de toutes les noirceurs et de toutes les menaces possibles et imaginables : j'étais le déshonneur de la famille ; la honte en personne ; je serai placé en apprentissage chez un menuisier voisin ; j'irai en maison de correction... et j'en passe !

Je dois avouer que je passais une soirée mémorable en son genre, qui n'avait rien d'une partie de plaisir et je fus envoyé au lit sans souper, à titre de première sanction.

Le lendemain fut une journée tout aussi sinistre. Mon père toujours aussi furieux ne parlait plus que d'apprentissage, afin d'échapper au déshonneur. Ma mère, elle, plus calme mais très abattue et comme mortifiée par cet événement, décida d'aller à Canossa et de demander audience au Proviseur, qui la reçut rapidement.

Le proviseur, M. Blanc, était pour moi un homme nanti de pouvoirs quasiment illimités et exorbitants, ayant pour ainsi dire droit de vie ou de mort — du moins dans le domaine scolaire — sur les élèves ; c'était une sorte de Dieu-fait-homme, souverain et tout puissant, et l'on ne peut plus redouter de tous. De son bureau, il régentait en maître absolu les professeurs, le personnel et tous les élèves.

Comme la plupart d'entre nous, je ne le connaissais que pour l'avoir vu, lors de ses visites de classes, à l'occasion de la lecture solennelle des résultats des compositions. En un mot, il incarnait la rigueur, la discipline, la sévérité, et malheur à qui avait affaire à lui ! Je me souviens qu'il avait une abondante chevelure très blanche et une voix extraordinairement grave, du moins c'étaient les deux détails physiques que j'avais retenus. Pouvait-on espérer quelque clémence d'un homme aussi redoutable ? Assurément pas !

confesse, à ma grande honte, que je lui ait trahi pour lui. Par pudeur peut-être ? Je ne le sais pas. Je me sens libéré seulement aujourd'hui en écrivant.

Et puis, pour des raisons totalement différentes, n'ai malheureusement pas appris grand-chose. N'avait d'égale que la faiblesse. Si j'évoque ces inénarrables séances de chahut qui expriment le profond remords d'avoir vu un point par les garnements que nous étions, les barbares. Que ses cendres reposent en paix, notre impardonnable cruauté juvénile.

Aucun de nous ne pourra jamais oublier le cadre magique des pierres de notre lycée, où de se retrouver, au crépuscule, grâce à des exceptions.



EMINI : je me souviens... pour ceux qui ne se souviendraient pas !

fascinante magie incluse dans les pierres de notre
escaliers aux marches de pierre grise usées par
et désertées au rythme du tambour napoléonien,
us les lieux auxquels nous avons appartenu et qui
de la mémoire.

de nos professeurs qui ont su nous inculquer leur
mes en nous orientant dans nos études et en nous
aptitudes, nous placions au-dessus des autres tel
nos jeunes esprits.

les autres — j'avais placé au-dessus de tous, le
avoir toute ma vie lycéenne, M. Hartz. Il avait su,
une vraie passion pour l'allemand en particulier et
que je dois mes très modestes connaissances de
plus vive, de plus en plus profonde, et pourtant je

AS DEVENU MENUISIER

Monsieur,
J'ai le regret de vous faire savoir que le jeune..... de la
classe de..... devra se rendre au lycée le....., de..... à.....
heures, à la suite de la sanction infligée par M..... pour le motif
suivant :

Tâche obligatoire :

Je vous prie, Monsieur, d'agréer.....

Le censeur des études.

Or, l'appariteur — grand-maitre-ès-distribution des invitations du
jeudi et quelquefois du dimanche — tenait, selon la rumeur, un négoce
florissant et lucratif, dont le but était de faire disparaître — je ne sais
comment — des registres administratifs, toute trace de sanction. Il
suffisait pour cela de lui glisser discrètement deux francs ou cinq francs,
selon la nature de la consigne, et moyennant espèces sonnantes et
trébuchantes, le coupable se retrouvait blanc comme neige et innocent
comme l'agneau qui vient de naître. L'appariteur, lui, arrondissait ses fins
de mois, et tout le monde était heureux !

Un jour donc — je devais être en quatrième — je décidai d'avoir
recours aux bons offices du magicien des consignes, à la suite d'une
retenue de deux heures que j'avais dû mériter avec plusieurs notes
insuffisantes dans la quinzaine. Redoutant par dessus tout une réprimande
trop vive de mes parents, je glissai donc deux francs (ou peut-être cinq)
dans la main toute puissante de notre appariteur, qui s'empressa de les
accepter avec plaisir.

C'était un lundi, et je partis alors l'esprit enfin soulagé et la conscience
blanchie de toute faute. Le coup avait réussi puisque, le mercredi suivant,
je n'eus pas de bulletin de consigne. Mais, le vendredi soir, en arrivant à la
maison — j'étais alors demi-pensionnaire — mes parents m'accueillirent
par une pluie de coups distribués à bras raccourcis. Une courte lettre du
Proviseur avait annoncé que je devais être traduit en Conseil de discipline
pour "tentative de corruption de fonctionnaire". Rien que cela !
J'appris plus tard le sens exact de cette accusation, mais il était clair que
l'appariteur m'avait trahi et dénoncé !

J'avouai aussitôt mon forfait. Mon père furieux et ma mère en sanglots,
m'accablèrent alors de toutes les noirceurs et de toutes les menaces
possibles et imaginables : j'étais le déshonneur de la famille ; la honte en
personne ; je serai placé en apprentissage chez un menuisier voisin ; j'irai
en maison de correction... et j'en passe !

Je dois avouer que je passai une soirée mémorable en son genre, qui
n'avait rien d'une partie de plaisir et je fus envoyé au lit sans souper, à
titre de première sanction.

Le lendemain fut une journée tout aussi sinistre. Mon père toujours aussi
furieux ne parlait plus que d'apprentissage, afin d'échapper au
déshonneur. Ma mère, elle, plus calme mais très abattue et comme
mortifiée par cet événement, décida d'aller à Canossa et de demander
audience au Proviseur, qui la reçut rapidement.

Le proviseur, M. Blanc, était pour moi un homme nanti de pouvoirs
quasiment illimités et exorbitants, ayant pour ainsi dire droit de vie ou de
mort — du moins dans le domaine scolaire — sur les élèves ; c'était une
sorte de Dieu-fait-homme, souverain et tout puissant, et l'on ne peut plus
redouter de tous. De son bureau, il régénait en maître absolu les
professeurs, le personnel et tous les élèves.

Comme la plupart d'entre nous, je ne le connaissais que pour l'avoir vu,
lors de ses visites de classes, à l'occasion de la lecture solennelle des
résultats des compositions. En un mot, il incarnait la rigueur, la discipline,
la sévérité, et malheur à qui avait affaire à lui ! Je me souviens qu'il avait
une abondante chevelure très blanche et une voix extraordinairement
grave, du moins c'étaient les deux détails physiques que j'avais retenus.
Pouvait-on espérer quelque clémence d'un homme aussi redoutable ?
Assurément pas !

confesse, à ma grande honte, que je lui ait très rarement témoigné ma reconnaissance et la vénération que j'ai
pour lui. Par pudeur peut-être ? Je ne le sais pas. C'est, je crois, dû à un étrange sentiment de retenue, dont je
me sens libéré seulement aujourd'hui en écrivant ces lignes.

Et puis, pour des raisons totalement différentes, j'évoquerai la mémoire d'un autre professeur, de qui je
n'ai malheureusement pas appris grand-chose : c'était ce brave et ce pauvre M. Dufour, homme dont la bonté
n'avait d'égale que la faiblesse. Si j'évoque aujourd'hui sa mémoire, ce n'est pas pour me réjouir à nouveau
de ces inénarrables séances de chahut qu'il subissait à longueur d'années, mais bien au contraire pour
exprimer le profond remords d'avoir vu — en étant toutefois plus témoin qu'acteur — un homme humilié à ce
point par les garnements que nous étions, qui se conduisaient comme de sinistres voyous cruels et presque
barbares. Que ses cendres reposent en paix, mais surtout qu'il veuille bien, depuis l'au-delà, pardonner à
notre impardonnable cruauté juvénile.

Aucun de nous ne pourra jamais oublier l'extraordinaire qualité de ces amitiés de jeunesse nées dans ce
cadre magique des pierres de notre lycée, pour être plus tard séparées par la divergence des destinées, avant
de se retrouver, au crépuscule, grâce à la ténacité et la foi de Michel Sadeler et de quelques copains
exceptionnels.



Un futur
proviseur
parmi ses
condisciples
(de d. à g.,
de h. en b.)
Mamo
Barkatz
Safran
Atlan
Draï
Masselot
Meyer
Capitani
Lahsinat
Goguyer
Chazerans
Gazzeri
Lévy Balensi.

Eh bien, contrairement à toute attente, ce fut la clémence, l'incroyable
clémence : je fus simplement sanctionné de deux journées de " consigne
entière ", après avoir dû présenter mes excuses et avoir exprimé mes
remords au proviseur en personne, au cours d'une entrevue où je n'en
menais pas large !

C'est ainsi que je ne devins pas menuisier !

De cet épisode peu glorieux de ma vie lycéenne, je tirai deux
conclusions. La première, immédiate : le lycée comptait parmi son
personnel un incorruptibilissime appariteur ! La seconde me vint bien plus
tard, avec le temps. Dans ma vie de professeur, puis de censeur et de
proviseur, j'ai eu — à maintes reprises — à connaître de fautes
comparables, j'en ai apprécié la gravité et j'ai souvent remis l'élève fautif
" dans le droit chemin ", en usant de persuasion, par référence au cas de
ce garçon de quatrième qui avait soudoyé un appariteur.

Or, cette méthode qui est de pratique courante et quotidienne dans les
temps actuels, était absolument inconcevable dans les années 30-40, où
régnait — dans la plupart des lycées — une discipline de fer qui ne
souffrait aucune entorse. M. Blanc avait donc osé ne pas appliquer
automatiquement une sanction exemplaire et impitoyable à un élève
coupable d'une faute aussi grave ! Il avait anticipé d'une trentaine
d'années sur les méthodes plus justes, plus nuancées et plus humaines de la
vie scolaire. Pour lui, l'intelligence et la discipline n'étaient pas
incompatibles. J'avais donc eu raison de le tenir pour le maître absolu du
lycée, puisqu'en bravant les règlements draconiens de l'époque, il avait
fait preuve de rigueur et de mansuétude à la fois.

Dans mon esprit de gamin, c'était un personnage redoutable, mais, en
fait, il avait un cœur humain. Si cela n'était pas surréaliste, je lui
décérnerais mes félicitations reconnaissantes ! Et si j'avais un titre à
trouver à mon récit, je choiserais volontiers, pour employer, mais dans un
autre sens, le langage " branché " des jeunes d'aujourd'hui :

UN PROVISEUR PEUT EN CACHER UN AUTRE !

Merci à vous, Monsieur Blanc, et bravo !

Fernand MAMO.

100 FRANCS

C'EST, DÉSORMAIS LE MONTANT DE LA COTISATION ANNUELLE, FIXÉ PAR L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EN OCTOBRE DERNIER. APPLICABLE, DONC, A PARTIR DE 1992.

LOUIS CARTOUX, NOTRE TRÉSORIER, SOUHAITE QUE, DÈS LE PREMIER TRIMESTRE DE CHAQUE ANNÉE, CETTE COTISATION LUI SOIT ADRESSÉE SPONTANÉMENT, SANS QU'IL LUI FAILLE RECOURIR A DES MESSAGES DE RAPPEL... POUR NE PAS DIRE DES S.O.S.

IL DEMANDE — EN OUTRE — QUE CETTE COTISATION LUI SOIT EXPÉDIÉE DIRECTEMENT, AFIN D'ÉVITER D'INUTILES ÉCHANGES DE LETTRES ENTRE PRÉSIDENT ET TRÉSORIER.

D'AVANCE, MERCI À TOUS ET À CHACUN !

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Séance ouverte — le 12 octobre 1991 en Alsace — par le D^r Jean Fraysse, vice-président, en l'absence du président Michel Sadeler absent pour raison de santé. Secrétaire de séance, Jean Simpère. Jean Fraysse rend hommage à Janine et Michel Sadeler qui se dévouent sans compter pour l'Amicale, et souhaite un prompt rétablissement à notre président ; hommage, également, à Jo Pozzo di Borgo, cheville ouvrière de l'association.

Evocation de nos amis disparus, liste déjà longue à laquelle se sont ajoutés — en 1991 — Georges Bobcoff, Lucien Philip et Jean Mollière. Une minute de silence est observée.

Louis Cartoux, trésorier, présente le rapport financier. Au 30 septembre, ressort un solde de 29 030 F auquel il convient d'ajouter 20 960 placés à 4,5 % au Crédit Agricole.

L'Amicale compte, actuellement, 322 membres, dont sept membres d'honneur. A ce jour, 86 membres n'ont pas encore réglé leur cotisation

1990, et le trésorier insiste pour que ces retardataires se mettent en règle.

Il précise que les cotisations :

1. Doivent lui être adressées directement, pour éviter des aller-retour entre le président et lui-même ;

2. Devraient être RÉGLÉES SPONTANÉMENT au cours du premier trimestre de chaque année.

Le D^r Reboul et André Donnadiou, commissaires aux comptes, ont vérifié le bilan ; aucune anomalie n'a été constatée. L'assemblée donne quitus, à l'unanimité, avec félicitations à Louis Cartoux, efficace trésorier, ainsi qu'à sa charmante épouse qui le seconde avec un inlassable dévouement.

Le D^r Fraysse indique alors qu'il faudrait envisager une augmentation de la cotisation ; Michel Sadeler ayant suggéré 100 F par an, la proposition est adoptée à l'unanimité.

Jo Pozzo di Borgo insiste sur la nécessité de lancer un appel aux "jeunes générations" si l'on ne veut pas que le mouvement s'éteigne.

En clôture de séance, la région du Sud-Ouest est retenue pour l'assemblée générale de 1992. Les repas bimestriels sont maintenus, pour les adhérents du Midi.

• Le 6 janvier 1892, on retrouva, dans un wagon, en gare de Constantine, le corps inanimé d'un voyageur monté à Alger. Il s'agissait de M. Baudel, proviseur du lycée de garçons. M. Zéphyrin Busquet, censeur en exercice, fut nommé au poste de défunt. Il devait y demeurer 18 ans.

les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler
Le Chenonceaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tél. 94.24.39.12
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31 et 86.92.60.70



L'ÉDELWEISS - 79.07.05.33

PÉRIPLÉ ALSACIEN

• suite de la page 1

réunies autour de tables archi-serrées. Ambiance extraordinaire précédant un spectacle nocturne trop tardif pour nous.

• **DIMANCHE 13.** — Visite guidée de Strasbourg, riche cité d'art construite autour de sa cathédrale. Conférence de M. Fœssel, conservateur des archives de la ville, sur l'émigration des Alsaciens-Lorrains en 1870. Déjeuner à "l'ancienne Douane" avec la traditionnelle choucroute.

Après-midi, notre ami Tiphine fait un masital exposé sur la ville et nous offre, selon son hospitalité maintenant légendaire, une minicroisière sur l'Ill... ensoleillée — enfin ! — commentant, avec mille détails, l'histoire des quartiers traversés. Après visite de la cathédrale, retour à l'hôtel. Souper et tirage d'une loterie, sous l'autorité de Jo Pozzo di Borgo et du Dr Reboul : 10 kougelhof et 13 fois trois bouteilles de vin d'Alsace font la joie des gagnants, dans une aimable ambiance réchauffée par un excellent crémant offert par l'Association.

• **LUNDI 14.** — Très beau temps sur l'enceinte de pierre, vestige du "mur païen". Passant à 10 kilomètres du Struthof, nous avons une pensée pour ceux qui périrent dans ce camp de la mort et pour leurs libérateurs dont certains font partie de notre Amicale. Visite de Colmar, avec ses rues au caractère purement alsacien, bordées de maisons sculptées et très fleuries ; "Petite Venise" longeant la rivière La Lauch, avec son quartier des tanneurs et son quai de la Poissonnerie.

Musée d'Interlinden, avec son rétable d'Issenheim peint au début du XVI^e siècle ; puis route des vins où règne, en pleine vendange, une activité extraordinaire ; puis visite de Riquewihr. Restaurant gastronomique "Le Châtelain" à Boersch ; cadre exceptionnel du XVIII^e, cheminée

monumentale, dalles de grès massif. Dîner très particulier, composé de tartes flambées, sorte de pâte légère avec lardons et oignons, recouverte de crème fraîche et passée au four à flamme... cinq ou six parts s'avèrent confortables, même pour un gros appétit... le tout arrosé d'un excellent riesling servi devant un gigantesque feu de bois et suivi d'un dessert glacé au vieux kirsch. Visite, ensuite, des caves du domaine Schaetzel, d'où les amateurs ont pu emporter vins de qualité, eaux de vie ou grandes liqueurs.

• **MARDI 15.** — A l'Ecomusée d'Ungersheim : une soixantaine de maisons rurales à colombages, distribuées entre cours, jardins et sentiers, faisant revivre l'art de bâtir entre XV^e et XIX^e siècle. Déjeuner à "La Bûcherie" de Mulhouse. Puis musée de l'automobile : extraordinaire collection de quelque 500 voitures anciennes — assemblées par les frères Shlumph — alignées dans un immense hall aux allées bordées de lampadaires 1900.

Retour à l'hôtel des Vosges. En l'absence de Michel, Janine Sadeler adresse, à Maud et José Torasso, les compliments et les remerciements de chacun pour la réussite et la bonne organisation de ces journées alsaciennes. Adieux touchants et chaleureux aux amis "Parisiens", avec la promesse de se retrouver, à Toulouse, en 1992, vers la même époque...

• **MERCREDI 16.** — Dans le car de retour, sur écran vidéo, Josette Cartoux fait revivre notre agréable séjour, par la projection de deux cassettes. Et, le soir, grande séparation — avec pas mal de nostalgie — et remerciements à Patrick, talentueux chauffeur qui, seul et avec bonne humeur, nous a pilotés sans problèmes sur près de 2 500 kilomètres.

Jean MARCHE

IMPRESSIONS

Etrange voyage en Alsace que celui qui a réuni, au départ de Paris, en octobre dernier, la quinzaine de "Parisiens" regroupés dans ce petit car devenu, pour la circonstance, la caisse de résonance du flux et du reflux des souvenirs à travers lesquels chacun cherchait, à l'évidence, un ordre secret qui le rende à lui-même et le révèle à l'autre dans toute son authenticité.

Était-ce le nombre réduit de participants se connaissant ou se reconnaissant sans difficulté ? Était-ce la clémence du temps faisant oublier l'heure matinale des départs ? Était-ce la disponibilité offerte par chacun en écho à une initiative mûrie de longue date ? Était-ce enfin l'agencement même du car disposant, dans sa partie arrière, d'un salon panoramique de nature à réchauffer les cœurs et à délier les langues ? Ce fut, sans doute, la conjonction de ces différents facteurs qui contribua à créer ce microcosme pour initiés conscients de jouir d'un privilège qui ne survivrait pas à leur séparation.

Dolly, René, Claude, Nicole, Janine et les autres en étaient persuadés. Il suffisait de les observer. Pas un geste, pas une intonation, pas un rire ni même un sourire qui ne témoignât de cette complicité d'acteurs retrouvant toutes leurs sensations après une longue éclipse. Quel que fût le décor évoqué — une salle de classe, un dortoir, une cour de récréation — le miracle s'accomplissait. Chacun pouvait, maintenant encore, s'y installer, grimper l'escalier ou franchir la grille sans trébucher une seule fois tant son propre corps restait imprégné de ces lieux.

Merci, donc, à tous les organisateurs qui ont permis l'accomplissement de cette prouesse de la mémoire collective et la réalisation de conditions dont Camus disait qu'en certaines circonstances elles nous font un devoir d'être heureux.

Jean-Dominique FOATA.

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCÉES DE CONSTANTINE

Quatre années durant, de la sixième à la troisième, il avait fréquenté les mêmes salles de classe que nous, il avait partagé nos joies, nos rires, nos soucis d'écolier ; il avait peiné sur les mêmes leçons, les mêmes devoirs ! Souvent, il était venu chez moi, jouer ou m'apporter des livres pris dans la bibliothèque de son père, ces romans d'Alexandre Dumas que nous avions lus avec délices en échangeant nos impressions ! Et puis il était parti faire sa classe de seconde à Aix où ses parents pensaient s'établir.

En 1937, je l'avais retrouvé au Quartier Latin, engagé lui aussi dans des études supérieures mais différentes des miennes. Nous nous étions rencontrés de loin en loin jusqu'en 1942, date de mon retour à Constantine pour commencer ma carrière. Dès lors, je l'avais perdu de vue, j'avais seulement appris par la suite que, fixé à Paris, il avait acquis quelque notoriété dans sa profession.

En 1983, quand commença à prendre corps le projet des retrouvailles à Egguilles, j'eux l'idée de lui en faire part : aussi bien est-il présent sur cette photo de troisième d'où tout est parti. Je venais, par

un hasard jugé providentiel, de découvrir son adresse parisienne. Profitant d'un séjour que je faisais à Paris (la bibliothèque où je travaillais était à deux pas de son domicile), je n'hésitai donc pas à lui faire visite.

Je me présentai chez lui vers onze heures trente. A la soubrette qui vint m'ouvrir et me demanda aussitôt si j'avais rendez-vous, je passai ma carte sur laquelle je griffonnai simplement : « En souvenir du lycée de Constantine, et de Bellevue ». Après quelques minutes d'attente, je fus introduit.

Je vis venir à moi un monsieur important, affairé, pressé. Certes, il n'avait pas tellement changé : même allure vive que jadis, seuls ses traits avaient été burinés par l'âge.

Lui, fit mine d'abord de ne pas me reconnaître : il me prenait pour quelqu'un du lycée d'Aix. Apparemment, il n'avait pas lu ma carte ou l'avait lue mal ! Je dus mettre les points sur les i. Enfin, le voile se déchira, il me remet, me rétablit dans mon juste cadre.

Mais voilà que son visage se ferma, il regarda sa montre. « Je n'ai — me dit-il — que dix minutes à

TRISTES RETROUVAILLES

t'accorder ». Il m'invite tout de même à m'asseoir, cependant que lui reste debout, derrière son bureau. Manifestement, pensais-je, il me prend pour un quémendeur. Je le détrompe donc, je le rassure en précisant que je n'attends de lui ni aumône ni faveur ! Alors, radouci, il vient s'asseoir sur un fauteuil près de moi. Je me mets à lui exposer brièvement l'objet de ma visite.

Mais il m'arrête dès les premiers mots : « Je ne veux plus jamais entendre parler du lycée de Constantine. J'étais, à l'époque, un garnement dissipé, un mauvais sujet, je ne faisais rien de bon. Je n'ai commencé à travailler convenablement qu'une fois en France. Tout ce qui a précédé ce retour, je l'ai expulsé de ma mémoire ».

Je revins à la charge, j'insistai ; j'avancai des noms de camarades qui auraient pu éveiller en lui quelque écho. Il me lança alors : « Ce doit être une bande de nostalgiques de l'Algérie de Papa : aucune conversation ne serait possible entre eux et moi ! » Dans cet argument — que je jugeai inutile de réfuter — je reconnus du moins l'idéologie qui avait pesé sur son esprit et avait commandé

l'évolution de ses sentiments. Je compris : entré depuis tant d'années dans l'intelligentsia parisienne, il n'était plus dans notre galaxie !

Il ne me restait plus qu'à battre en retraite. La conversation dériva vers notre présent, nos situations actuelles. Il évoqua la « place de ténor » qu'il s'était faite dans sa profession. Au bout des dix minutes qui m'avaient été « accordées », nous nous séparâmes sur une vague promesse de nous revoir aux vacances, qu'il passait précisément pas très loin de ma résidence secondaire. Je rajoutai le numéro de téléphone de celle-ci sur ma carte, qu'il tenait toujours entre ses doigts.

Ai-je besoin de le dire ? Jamais depuis je n'ai reçu le moindre appel de sa part. Après ma sortie, il a dû déchirer ma carte, comme il a déchiré son passé ! Et pourtant, quoi qu'il dise et quoi qu'il pense, les quatre années de son passage dans notre lycée ont préparé, ont conditionné les maturations d'où sont sorties les réussites de son âge mûr.

Je ne le juge pas, je le plains d'avoir retranché de sa vie ce bien infiniment précieux : les souvenirs de l'enfance !

René BRAUN

FTAÏRS ET PETITES CEINTURES

C'était une soirée superbe, à la veille des grandes vacances : douceur de la nuit après une journée accablante de chaleur, féerie d'un ciel d'encre scintillant d'étoiles ; et, tout en bas, dans les rues tortueuses vers le marché des Galettes, l'immense rumeur d'un peuple brisant enfin le jeûne du ramadan, dans les effluves odorantes des fritures gorgées de miel.

Le cri perçant du marchand de beignets, trouant le brouhaha intense, nous donna une envie et une idée. Notre petit dortoir, perché au troisième étage, en fut tout affolé.

Une longue chaîne de toutes nos ceintures — bariolées et vite nouées — nous

permit de descendre une corbeille à papiers lestée de notre monnaie et d'une comnante de ftaïrs.

En bas, notre marchand ravi de l'aubaine, remplit prestement notre garde-manger, et — d'une secousse accompagnée d'un puissant "inzel" (monte !) — nous avertit que l'ascension pouvait commencer.

Hélas ! le panier presque à portée de la main, voici que la porte de notre dortoir s'ouvre, et apparaît la silhouette sépulcrale de notre redoutée directrice.

Nous avions oublié que son appartement — au deuxième étage — se trouvait juste sous notre dortoir, et son œil à

facettes avait dû surprendre notre manège.

Bien sûr — inventive peut-être mais craintive sûrement — je lâchai la corde... Nous imaginâmes son trajet puis sa chute grâce aux imprécations de notre honnête marchand.

Glaciale, la directrice nous intima l'ordre de fermer notre fenêtre et d'avoir de la tenue Mesdemoiselles !

Déçues dans notre gourmandise mais ravies d'avoir échappé à un interrogatoire gênant, nous n'avions plus que la ressource de nous endormir en étouffant le plus possible notre rire collectif.

Les vacances passées, une nouvelle rentrée scolaire

s'opéra, dans la joie des retrouvailles.

Le premier jeudi du mois suivant, se déroula l'habituelle séance des "objets perdus" : nous fûmes conviées à pénétrer dans la grande salle où s'entassaient — chaque mois — écharpes, mouchoirs, livres égarés les semaines précédentes.

Quelle fut alors notre joie de retrouver, disséminées sur les étagères, toutes nos ceintures...

Mais quel effroi incrédule, à la sortie, de nous voir sélectionnées par la directrice qui nous offrit illico notre première "colle" de l'année scolaire.

Charlotte CIRET-NOBLET

TOUS EN PISTE POUR LA GYM (SUITE)

• SUITE DU NUMÉRO 3

Après la rude mise en train à la perche ou à la corde, on attaquait les agrès. Au trapeze, nombreux étaient — au début, en tous cas — ceux qui, fesses en berne et pattes repliées en grenouille, se contentaient de se balancer avec l'air dégouté de celui qui ne veut pas salir ses pieds.

Plus courageux, certains étiraient leur cou — comme des tortues anxieuses — à hauteur de la barre. Et les audacieux passaient les jambes en cabriolet sous cette barre ou au-dessus, pour accrocher leurs pieds aux cordes latérales, quittes à se démener ensuite pour récupérer, dans l'ordre, leurs abattis.

Les anneaux, c'était une autre paire de manches ; pour la simple raison que — farouchement indépendants — ils étaient animés d'une pulsion contraire dès qu'on les prenait en mains. Et ce n'est pas en gigotant des pattes dans le vide que tout s'arrangeait, au contraire : ça se mettait à tourner — cordes et bras — le tout virant dans un sens puis dans l'autre, tandis que le regard du supplicé s'affolait... d'autant plus que le short entamait un début de descente.

Pour essayer de dénouer l'enchevêtrement, on tentait de "mettre le paquet" en assumant les risques de débordement ou d'écartèlement : un pied, puis une jambe passaient dans un anneau... petite pause pour souffler... un bras dans l'autre anneau, jusqu'au coude... ou à l'épaule... Seulement, il fallait parfois s'y prendre à plusieurs reprises, pour ramener la sérénité dans un œil exorbité.

On pouvait ensuite se mesurer avec la barre fixe, celle-là bien arrimée au sol quoique un peu hautaine. Après un prélude de balançoire et de tractions classiques, on amorçait une série de figures acrobatiques, avec les quatre membres à la fois... sans s'aider de la tête qui devait éviter la barre et seulement concevoir et combiner le mouvement — en vérité très varié — à condition de ne pas confondre mains et pieds pour enchaîner les figures. Sinon, en guise de soleil, on jouait les météores.

Quand on approchait les barres parallèles — belles jumelles aux jambes de fer bien calées au sol et aux longs bras bien lisses — il s'agissait de bondir joyeusement entre ces bras, mais assez haut pour les enserrer

des genoux et se retrouver en selle.

Il fallait alors "couler" méthodiquement les figures, le fin du fin étant de terminer par une sortie latérale en souplesse. Las ! il arrivait que certains acrobates — mal préparés ou trop téméraires — se retrouvent en position délicate, coincés sur une seule barre, genoux en équerre et bras en détresse, ou carrément affalés en travers des barres, membres en croix comme pour le supplice de la roue... quand d'autres, dans un dernier sursaut, n'étaient pas déjà écartelés entre un pied accroché à une barre et le nez écrasé sur le rêche tapis de sol...

Restait le cheval d'arçon, haut perchero rigide, qu'on ne prenait qu'à revers — côté croupe — pour empoigner — vent en poupe — deux gros anneaux de ferraille symbolisant la selle. Mais gare à ces anneaux qu'il valait vraiment mieux ne pas choquer de l'entre-jambes : aussi bien à l'instant du bond initial qu'à la phase des figures de voltige, par lancement-alterné-des-jambes-avec-effacement-non-moins-alterné-d'une-main-après-l'autre-en-même-temps.

Il ne fallait pas, non plus, rater sa descente, côté proue — en bout d'échine — ou côté

flanc, au risque de méchants bleus indécemment situés...

Après ces petits ébats, on avait le choix entre saut en hauteur ou saut en longueur, ou les deux.

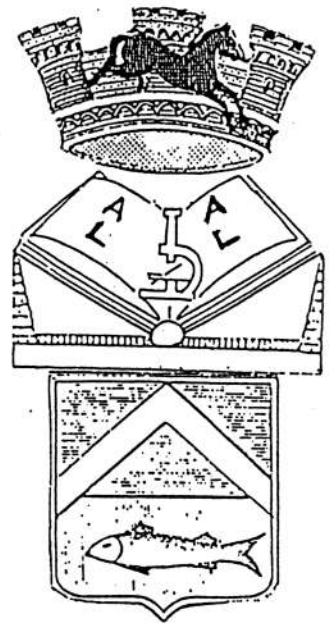
Pour franchir — sans l'accrocher — le gros élastique noir, on poussait son monomoteur à fond sur la piste courte ; on montait en chandelle, tirant mentalement sur un symbolique "manche à balais". Il était essentiel d'avoir déjà choisi son style : ciseaux, rouleau canadien ou autre.

Faux départ, freinage fou en fin de piste alternaient avec atterrissage forcé, "chevaux de bois" et autres prises de contact.

Pour le saut en longueur, la piste d'envol pouvait être plus longue, mais l'accélération finale devait assurer assez d'élan pour propulser le sauteur le plus loin possible, au besoin en continuant de pédaler en plein vol.

Des "gros porteurs" se posaient sur le train-arrière, des maladroits se recevaient sur le ventre ; d'autres — heureusement — finissaient fièrement par "choper le coup" pour rester dans le peloton de tête, sans être réduits à chercher comment se faire dispenser de saut ou de gym...

Guy ROQUE
(à suivre)



NOTRE PIN'S

C'est notre, c'est votre pin's. Conçu et dessiné par Jo Pozzo di Borgo et entièrement réalisé à la main, il est en couleurs et mesure 38 millimètres de haut. Vendu 25 F pièce, il peut être commandé à notre trésorier Louis Cartoux. A arborer lors de nos congrès, périples, agapes et retrouvailles. La progéniture devrait pouvoir être admise à le porter, pourquoi pas : si le "vent de l'Histoire" n'avait soufflé là-bas, n'aurait-elle pas fait ses études dans nos vieux bahuts ?

ANCIENS
LYCÉES

AUMALE
LAVERAN

DISCOURS A CEUX QUI VONT FAIRE UN GRAND PAS

J'ai le double privilège d'être jeune... et géographe. Jeune professeur, je me sens encore très proche de vous : quant à l'orgueil du géographe, il peut vous faire sourire. Le Français ne naît certes pas géographe ; on lui en fait traditionnellement grief, et il faut reconnaître aussi qu'on ne tente rien pour l'éclairer.

C'est surtout à ceux d'entre vous qui vont quitter le lycée, aujourd'hui ou l'an prochain — bref aux aînés de la très grande famille que vous formez tous — que je m'adresse. Vous faites ou allez faire un grand pas de votre vie ; avez-vous songé que le tiers de votre existence est déjà passé ? Cependant, vous avez la juste impression que vous entrez, à présent seulement, dans le monde.

Cette entrée dans la vie, généralement pleine de promesses — car, pour vous, un bagage a été constitué, qui vous permet d'entre-

prendre le voyage sans trop de craintes — des millions l'ont fait avant vous ; mais jamais, sans doute, dans un monde aussi extraordinaire.

Plus ces années passent et plus nous avons la conviction de vivre une période passionnante.

Et pourtant, nous sommes en train d'y perdre ce qui a fait la valeur de l'Homme éternel : de celui de Périclès à celui d'André Malraux.

C'est d'abord l'envahissement de la médiocrité, de la banalité répandues par le progrès, la vitesse, l'uniformisation. Nous, jeunes Français, risquons de ne plus nous différencier bientôt de la jeunesse de tout autre pays.

Si nous perdons notre originalité — qui est à l'origine de la France — nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Anxieux et conscients de ce danger, nous nous retournons souvent vers les générations précé-

dentes, nous cherchons ce qui a fait "la France" et nous découvrons alors une certaine somme de valeurs : rayonnement de la culture française, renommée de notre économie, succès de nos armes, grandes aventures de tous genres : coloniales, commerciales, missinnaires, scientifiques, tentées et réussies par des Français.

Ces valeurs françaises ont-elles toutes disparu ? Nous sommes loin de le croire. Il est banal de répéter que le prestige de notre pays sera surtout désormais d'ordre spirituel ; mais nos arts, nos lettres, rayonneront-ils encore longtemps sur le monde si d'abord un public français ne les soutient de sa compréhension, de son enthousiasme ?

Vous avez vu plusieurs de vos professeurs tenter, cette année, un effort de vulgarisation scientifique, littéraire, théâtrale, cinématographique même, parallèle à

INVASION FÉMININE ET DIX DERNIÈRES MINUTES

L'anecdote du réveil-matin, rapportée par M. Césari, me rappelle une plaisanterie analogue — mais plus appuyée — faite au cours de l'année scolaire 39-40. La victime en fut une jeune professeur chargée de la 2^oA'2.

Chacun se souvient des règles et des immuables principes qui régissaient la vie de notre lycée. La rentrée d'octobre 1939, effectuée dans des circonstances graves et des conditions matérielles difficiles, marqua une nette rupture avec certains dogmes.

Le premier était la stabilité et la composition presque exclusivement masculine du corps professoral ; deux dames seulement, Mmes Hartz et Fargeix, épouses de professeurs, enseignaient l'une les lettres, l'autre l'anglais.

Cette année-là, la mobilisation des enseignants entraîna une féminisation importante.

L'autre dogme était que la présence de filles parmi les garçons devait rester exceptionnelle ; de fait, nous ne recevions des lycéennes que pour des cours non dispensés dans leur établissement : mathématiques élémentaires et allemand.

Or, dès le 1^{er} octobre, les jeunes filles — exilées de leur établissement réquisitionné — vinrent s'installer dans le "petit lycée", pendant que nous nous serrions dans les bâtiments les plus anciens. Les portes de communication furent barricadées,

et le passage reliant les cours de récréation fut interdit par une solide grille.

Les deux classes parallèles de 2^oAA'1 et 2^oA'2 reçurent, chacune, un professeur de lettres féminin. Elles disposaient de salles contiguës, séparées par une cloison assez mince, au deuxième étage, côté Rhumel.

En 2^oAA'1 — ma classe — fut affectée Mlle Arkwright qui, fraîchement diplômée, prenait chez nous son premier poste. Charger un jeune professeur sans expérience de garçons de 16 à 18 ans habitués à une direction masculine était — de la part de l'administration — un pari que Mlle Arkwright devait brillamment gagner.

Nous vîmes donc arriver une élégante jeune femme qui se présenta sans montrer ni timidité ni excès d'assurance, et le premier contact fut favorable. Elle prit adroitement sa classe en main, et la dirigea, pendant toute la scolarité, sans rencontrer d'opposition ni de difficulté majeure.

Celle qu'entre nous, nous désignons sous le "petit nom" de Mady sut éveiller et soutenir notre intérêt : ses cours, bien préparés, ne présentaient aucune faille génératrice de désordre. Sachant adroitement jouer de son charme, elle n'hésitait pas à sévir lorsqu'il le fallait : c'est ainsi qu'un camarade, surpris à

mâcher du chewing-gum, fut invité à "prendre la porte" pour avoir répondu, avec un peu d'insolence, que cet exercice musclait ses mâchoires. Bref, elle régnait sur une classe toute disposée à lui plaire.

Il n'en était pas de même en 2^oA'2. Mlle L... — plus âgée et d'une présentation plus austère que notre professeur, moins brillante et sans doute moins adroite — ne parvint jamais à s'imposer. Pire ! sa timidité et son embarras n'échappèrent pas à ses élèves qui ne manquèrent pas d'abuser de la situation et la chahutèrent parfois durement.

Or, l'Administration avait eu l'idée bizarre de placer une heure de lettres hebdomadaire de 16 à 17 heures, excroissance incongrue de l'emploi du temps, qui rappelait fâcheusement une retenue aux externes et privait les internes de l'heure de récréation au cours de laquelle ils recevaient leur goûter, jouaient au sou ou fumaient une cigarette en des lieux non prévus pour cet usage.

Aussi, était-on — le plus souvent — de mauvaise humeur et peu maniable, et Mady Arkwright évitait-elle de trop charger cette heure pour laquelle elle choisissait soigneusement ses sujets.

Un soir, nous eûmes la surprise d'entendre la sonnerie avant que l'envie de sortie vienne

nous tenailler — chacun sait que les dernières minutes sont les plus longues. Un sacrifiant avait placé un gros réveil-matin derrière la porte et l'avait réglé avec dix bonnes minutes d'avance.

Nous commençons à nous lever lorsque notre professeur déclara nettement qu'il n'était pas l'heure et arrêta notre mouvement.

Mais, de l'autre côté de la cloison, des clameurs couvrirent les protestations de Mlle L..., et ses élèves se ruèrent à l'extérieur.

Alors, fille d'Eve jusqu'au bout des ongles, Mady nous demanda, d'une voix suave : "Vous ne me feriez pas cela à moi, n'est-ce pas ?" ; et nous répondîmes en chœur : "Oh ! non mademoiselle !" Ainsi fut scellé un pacte auquel nous demeurâmes fidèles. Et je suis persuadé que ce petit triomphe personnel — alors que sa collègue connaissait la déroute — ne fut pas sans douceur pour Madeleine Arkwright.

Dirai-je que cette année scolaire fut, pour beaucoup de mes camarades et pour moi, très féconde ? J'eus même les honneurs du palmarès en français et en version latine. Et je suis certain que M. Césari — qui nous reçut l'année suivante — ne fut pas mécontent du travail de sa jeune collègue.

C. LEMMERY.

1947-1949. Claude Gérard, agrégé de géographie, ne passa, au lycée d'Aumale, que les deux premières années de sa carrière d'enseignant. Assez de temps, cependant, pour lancer le Ciné-club, co-créer "Les Compagnons du Vieux Rocher", faire des conférences à l'Université Populaire et participer activement aux manifestations culturelles du Rayonnement français et autres groupements d'égal renom. Benjamin des professeurs, c'est à lui que revint — lors de la distribution solennelle des prix, le 2 juillet 1948 — le redoutable privilège de prononcer le discours d'usage dont voici de très larges extraits.

PAS DE LEUR VIE

leur enseignement ; et leur récompense fut de voir bon nombre d'entre vous s'associer à leur effort. Puisse une de leurs conférences, un de leurs spectacles, avoir éveillé en vous l'étincelle qu'est le soudain désir de rompre avec des concepts vieillissants, de comprendre tout ce que notre époque apporte de neuf, de révolutionnaire dans chaque domaine de la pensée.

La médiocrité des lectures de la masse de nos compatriotes, le progrès du mauvais goût artistique, voici deux défaites qui menacent la France si elle ne veut pas perdre le titre toujours enviable de "Mère des arts". A nous d'enrayer ce danger. Déclin des métiers d'art, de professions anciennes et honorables, disparition du goût du risque et aussi peur des responsabilités, voici d'autres menaces plus graves encore.

J'ai constaté avec étonnement, au cours de cette année, que

beaucoup parmi ceux qui quittent le lycée, ignoraient ce qu'ils feront dans quelques mois. Et si je m'empresse de rendre au Droit français l'hommage qui lui est bien dû, je m'inquiète de voir tant de juristes en espérance et si peu d'audacieux sortant des routes trop parcourues.

Je n'aurai pas la fatuité de vous faire découvrir votre pays ; je n'y vis que depuis quelques mois, et c'est avec une précipitation point toujours géographique que j'ai tenté d'en saisir tous les aspects, les contrastes. Vous êtes les enfants de ce pays attachant où les dons d'une nature parfois ingrate, la patience des habitants et le génie de la France ont réalisé une œuvre que les Français de la Métropole ignorent !

Au cours d'un récent voyage à Paris, j'ai été frappé, il faut bien l'avouer, de l'indifférence de beaucoup de nos compatriotes pour l'Algérie, ce monde si ori-

ginal qui est à leur porte ! Pourtant les péripéties de la guerre, celles de la politique méditerranéenne et universelle, les succès d'une jeune école littéraire algérienne — Camus, Audisio, Jules Roy, Emmanuel Roblès, Murciaux et d'autres — ont attiré l'attention française sur cette deuxième France.

Mais vous-mêmes, jeunes Algériens, connaissez-vous bien votre pays ? Vous devez le faire connaître hors de ses frontières. Je me fie pour cela à votre orgueil d'Algérien mais je m'en défie aussi un peu. Vous êtes orgueilleux mais vous êtes également inconstants et susceptibles.

Dans cette perspective, votre génération peut beaucoup ; mais qu'elle perde d'abord ce double défaut si français : tout critiquer en France et tout admirer à l'étranger ; ne rien connaître de l'étranger et finalement ne croire qu'en la France.

Vous quittez le lycée avec une charge, plus ou moins lourde, faite des enseignements que vos maîtres vous ont dispensés, toujours avec amitié, croyez-moi. Les soucis d'un examen ont pu vous faire oublier qu'au-delà d'une simple préparation scolaire, il y avait dans tous ces cours que vous avez suivis une préparation à la vie.

Vous allez vous spécialiser car c'est la loi de notre société si complexe ; vous allez vous enfoncer dans un métier, dans un milieu particuliers. Ne négligez pas le conseil très amical que je vous répète : restez ouverts à la vie, aux plus nobles aspirations, à l'espoir !

Que votre génération unisse l'Algérie, la France, le monde dans un même élan, grave, réfléchi mais toujours renouvelé !

Claude GERARD

LE CANOTIER DE LA RENTRÉE

Premier octobre 1922... Comme c'est déjà loin ! Et pourtant, ce vieux souvenir revient à ma mémoire comme si c'était hier !

Mes parents m'avaient inscrit, comme élève interne, au lycée de garçons de Constantine. J'étais arrivé, la veille au soir, accompagné de mon père. Dans mes bagages, avait pris place mon canotier de première communion que ma mère m'avait bien recommandé de porter le jour de la rentrée.

Ainsi, j'avais fait connaissance avec ce vieux et cher lycée où j'allais être successivement élève, maître d'internat, répétiteur et professeur.

Le concierge, ce brave père

Orsini, nous avait dirigés vers le parloir où un jeune surveillant d'internat cohabitait, au fur et à mesure, sur un grand registre, les nom et prénoms des nouveaux arrivants, en ayant soin de nous indiquer — au passage — le numéro de notre dortoir, de notre salle d'étude et de notre réfectoire.

Dans la vaste cour où la grande horloge tintait tous les quarts d'heure, nous étions alignés, en rangs par deux, suivant le numéro du dortoir qui nous avait été assigné. Je faisais partie du sixième. Il y en avait huit en tout.

La montée se fit dans le plus grand silence. A peine couché, je m'enfouis sous les draps et me mis à pleurer à chaudes larmes. Ma pensée

s'envolait vers mon village natal, ma maison, ma famille.

Six heures du matin. Le surveillant arpente le dortoir en frappant des mains. Il faut vite aller faire sa toilette et s'habiller. Six heures trente, nous quittons le dortoir, toujours en rangs par deux et en silence. Fidèle aux recommandations de ma mère, j'arborais fièrement mon canotier à ruban blanc. J'étais seul, bien sûr, à porter un pareil couvre-chef.

Tout à coup, un claquement sec. Je reçois un bon coup sur la tête, me retourne un peu interloqué et encore tout abasourdi. Le fond du canotier avait volé au milieu des rangs, déchainant les rires de mes

camarades qui se le passaient de main en main. Et le bord de paille, comme un carcan, enserrait mon cou. Vous imaginez le spectacle.

Le surveillant demande ce qui se passe et, me voyant, se met à rire : « Aussi, on n'a pas idée de porter un canotier ! Qui a donné le coup ? » Suit un grand silence. Enfin, après quelque hésitation, un doigt se lève : « Monsieur, c'est moi ! »

Il s'appelait Maurice Kest et écopera de deux consignes entières. Qu'est-il devenu ? Je l'ignore, car il devait quitter le lycée quelque temps après.

Ainsi, s'acheva la courte vie de ce canotier auquel je tenais tant.

Marceau ZINAT

AGAPES

DANS LE MIDI, les agapes bimestrielles de nos adhérents méridionaux - dont on sait qu'elles sont tournantes - se sont déroulées à La Ciotat, samedi 11 janvier. Ils y furent quelque 80, à savourer une excellente paëlla... 80 moins une, car Josette Cartoux - épouse et assistante de notre trésorier Louis - ne s'accorda guère le temps de faire bonne chère, toute zélée qu'elle fut à encaisser les cotisations annuelles ou l'écot au repas... chapeau !

Charlotte et André Donnadieu, pour leur part, veillaient aux détails matériels ; "avec bonheur", comme le fit remarquer notre président d'honneur, Jo Pozzo di Borgo, avant de déplorer l'absence (regrettée) de Janine et Michel Sadeler, empêchés par des problèmes familiaux douloureux.

Un de nos vétérans, Charles Clarac - reçue de fraîche date - lut une lettre reçue du maréchal Juin en 1945, puis rappela les enseignants des années 1927-28, parmi lesquels Fernand Braudel qui devait achever sa carrière au Collège de France avant d'être élu à l'Académie Française.

Pour passer d'hier à demain, José Torasso détailla son projet de voyage touristique en Espagne-Andalousie, du 6 au 13 juin prochain.

EN ILE DE FRANCE, c'est à la troïka Fouque Moreau Vallée (1) qu'incomba l'accueil des soixante camarades venus partager - Porte de Versailles, à Paris - l'annuel repas à l'hôtel Mercure.

La vieille garde des habitués eut la joie de recevoir le renfort de nouveaux venus - à notable dosage de Laverantines - certains ayant appris ces retrouvailles par ouï dire - preuve que le téléphone arabe à toujours du bon... trente après "ce qu'on sait".

Vallée se chargea de souhaiter la bienvenue aux convives et d'exprimer le regret des absents, Fouque se réservant - à l'intention des néophytes et des distraits - les précisions administratives.

De table en table d'abord, puis de débat en tour de table, on souhaita - louable initiative - se retrouver plus qu'en un simple repas ; par exemple, un week end culturel, avec visites commentées - style Vendôme - et peut-être soirée théâtrale, auquel seraient conviés ceux qui, dans l'Hexagone, se sentiraient du goût pour semblable manifestation.

Et l'on se donna rendez-vous pour concrétiser cet alléchant projet.

1.- Classés, scolairement, par ordre alphabétique.

CARNET

Nous avons appris avec peine le décès de :

- M. Maurice SCHWARTZ, 92 ans, le 24 septembre 1991 ; ancien magistrat à Batna, Constantine, Alger et Oran. Il repose à Colmar - où il avait été nommé, lors de son départ d'Algérie - près de son épouse. Il était le père de nos condisciples Geneviève épouse d'Henri Beliveau, Odile épouse d'Henri Lejeune, Monique épouse de Jacques Dubreuil. Homme de grande érudition, de haute rigueur morale et professionnelle, il était en même temps affable, courtois et bienveillant.

- Mme Simone MARCHAL, 92 ans, le 13 février 1992. Veuve de feu M^{re} Marchal notaire, mère de notre condisciple Janine Sadeler. Née au lycée de Sceaux, la belle-mère de Michel Sadeler, notre président, était la fille de M. Eugène Defert, qui fut censeur au lycée, et soeur de Jean et Lucien, lycéens - tous deux tombés au Champ d'Honneur en 1915 - et Maurice, répétiteur au lycée de 1928 à 1930.

- Lucien PHILIP, époux de notre condisciple de Laveran, Betty née Brancher ; et compagnon d'armes de Michel Sadeler en Italie, France et Allemagne, de 1943 à 1945.

- Roger BIANCHI, 79 ans, à Aix en Provence ; père de notre condisciple Françoise Tung née Bianchi, ancienne de Laveran.

- Mme FOATA, le 13 mars 1992. Mère de Jean-Dominique Foata, notre condisciple d'Aumale.

Aux familles qu'affectent ces deuils, nos bien sincères condoléances, avec l'assurance de notre très affectueuse amitié.

LIRE

● FANTAISIES.- Des poèmes du Dr. Marcel Pouget un ancien élève du lycée de Bab el Qued. Du classique au patatoûte, 60 pages avec des dessins à la plume de Paul Roussel. 100F aux éditions "Les Français d'ailleurs" B.P. 2019 34024 Montpellier cedex1.

● L'AVIATION LEGÈRE EN ALGERIE (1909-30) par Pierre Jarrige. 420 pages format 210x297 en couché 135 grammes, 770 illustrations et 15 cartes ; index de 3.200 noms. 440F chez l'auteur Saint-Ferreol 31250 Rével.

ANNUAIRE

●●● L'ANNUAIRE des anciennes et anciens élèves des lycées de Constantine (2ème édition) est paru. Constitué d'un seul fascicule, il a été entièrement remis à jour, complété, corrigé, et il comporte 320 noms avec adresse, téléphone, et le patronyme de jeune fille, répartis sur la même ligne.

Il est vendu 50 francs, au profit de notre Amicale, et peut être commandé à Michel Sadeler, Le Chenonceaux III boulevard de Paris 83200 Toulon.

● VOYAGE A SEVILLE (6 au 13 juin) Se hâter de contacter José Torasso La Seiglière 877, chemin de Tardinaou 13190 Allauch (tel. 91 05 28 07), avant la très proche clôture des réservations.